

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Porte à porte

Christiane Teasdale



Number 24, Winter–November 1990

L'étranger / l'étrangère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4132ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Teasdale, C. (1990). Porte à porte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 22–27.

— Infirmière ! Vous vous rendez compte ? Ils avaient besoin d'infirmières, voilà tout. Et à cause d'eux, ma vie a été gâchée. Ils ont gâché ma vie !

— Qui ça, *ils* ?

Alexandra haussait les épaules. À quoi bon ? Il eût mieux valu se taire, mais il fallait bien répondre à leurs questions. « D'où venez-vous ? » demandait-on dès qu'elle commençait d'étaler sa marchandise. « Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? Votre accent... » « D'où croyez-vous que je vienne ? » leur répondait-elle avec son plus joli sourire tout en lissant soigneusement les pièces d'étoffe. Chili ? Brésil ? Elle riait, secouait la tête. Colombie ? Argentine ? Pologne ! « Ah ! Vous brûlez ! » disait-elle en agitant l'index. Tous les pays de l'Europe de l'Est y passaient et Alexandra continuait de secouer la tête, car jamais le plus évident ne s'imposait à leur esprit. « Mais je suis Russe ! » proclamait-elle à la fin en écarquillant les yeux. La surprise se peignait sur tous les visages. « Vraiment ? Russe ? » Et pourtant, n'avait-elle pas *l'air* russe ?

— Comment avez-vous réussi à partir ? demandait-on alors.

— Oh ! ça, disait-elle en hochant la tête, et puis elle se taisait.

Un silence respectueux suivait, les clientes ayant compris qu'elles ne gagneraient rien à pousser plus avant l'interrogatoire. Mais ayant flairé la tragédie, leur esprit, lancé sur la piste de quelque drame captivant, ne pouvait plus rester en repos ; aussi s'efforçaient-elles de dissimuler le véritable cours de leurs pensées, examinant avec attention les modèles, palpant les étoffes, réclamant des explications supplémentaires. De son côté, Alexandra feignait de ne pas voir la curiosité qui frémissait dans leurs prunelles.

Si seulement on eût pu en rester là, mais par les temps qui couraient, tout le monde s'était entiché de « son pays » et cela seul suffisait à la faire sortir de ses gonds. Alexandra n'avait pas sitôt noté les commandes et remballé sa marchandise qu'on la retenait avec de nouvelles questions. Les réformes suffiraient-elles à relancer l'économie ou faudrait-il une véritable révolution ? Mais

n'était-ce pas déjà une révolution? Avait-elle prévu que les choses prendraient une telle tournure? Les gens étaient-ils libres de quitter le pays, désormais?

— Écoutez, leur expliquait-elle encore, agacée. Je voulais être comédienne. C'était cela, mon rêve. Mais *ils* avaient décidé que je serais infirmière!

— Oui... Mais ça, c'était autrefois... Tout a changé, non?

Ses joues s'empourpraient, elle élevait la voix, il lui arrivait même de se fâcher tout à fait quand on lui parlait avec enthousiasme de glasnost et de perestroïka. Ça ne *pouvait* pas changer, ne le comprenaient-elles pas? Que connaissaient-elles de son pays, des gens qui l'habitaient, de ce qu'ils avaient vécu et vivaient encore aujourd'hui, sinon ce qu'on en disait dans les journaux? Pour un peu, elle eût renoncé aux commandes qu'on venait de lui passer: si on ne convenait avec elle que tout demeurerait inchangé, on était contre elle, on lui voulait du mal.

— Mais enfin, on dirait que vous ne voulez pas que les choses changent! lui avait dit quelqu'un.

La réponse évidente était là (elle se pressait la poitrine), une sorte de masse douloureuse tournant sur elle-même, entraînant peu à peu d'autres morceaux de son être comme si on la mangeait de l'intérieur, mais jamais cette chose, qui pouvait n'être qu'un cri, ne se laissait empoigner fermement, examiner et traduire. Il n'y avait que la colère, soudaine, brutale, qui l'emportait, à tel point que c'était embarrassant, après. Qui voulait passer pour une personne qui ne contrôle pas ses nerfs? Et, c'était mauvais pour les affaires.

Alexandra ne se plaignait pas, non. Non. Tout allait parfaitement bien. Seuls les gens qu'elle rencontrait pour la première fois la pressaient de questions et d'ailleurs, les visites pour la saison touchaient à leur fin. Déjà, elle avait fait la tournée de ses « habitués », les boutiques où elle plaçait ses marchandises en consignation, et sonné aux portes dans les rues d'Outremont, de Westmount et du Plateau Mont-Royal. En général, cela se passait assez bien. Les gens étaient surpris au premier abord, et méfiants, mais elle savait les gagner. Bien sûr c'était épuisant, parce qu'il fallait marcher beaucoup, recevoir des rebuffades parfois, sauf qu'au bout

du compte, la liste des clientes s'allongeait. Plus que trois quartiers à visiter aujourd'hui dans cette banlieue où elle n'avait jamais mis les pieds et elle aurait presque trop de travail pour l'été. Son gros carnet était rempli de commandes. Les serre-tête se vendaient fort bien, mieux encore que les napperons. Plusieurs femmes avaient aimé ses chemisiers, même si les ventes avaient été modestes, car évidemment, ce n'était pas sur mesure. Les poupées de chiffon n'avaient pas eu le succès escompté, elle n'en fabriquerait plus, voilà tout. En somme, la saison avait été excellente.

Encore heureux qu'elle eût du coup d'œil pour les couleurs, qu'elle sût agencer tissus et motifs, manier l'aiguille ! Qu'eût-elle fait, ici, pour survivre ? Mais elle ne se plaignait de rien. Aucun regret, vraiment. Sa solitude ne lui pesait pas, bien au contraire. Rien ne lui apportait plus de bonheur que ces heures tranquilles où seule dans son atelier, elle cousait en récitant les pièces de Tchekhov qu'elle connaissait par cœur. Enveloppée du ronron hypnotique de la machine à coudre, Alexandra se laissait transporter dans les petites villes de province où dépérissaient ses héroïnes aux vies tronquées. Elle devenait Sonia, Nina, Olga, Irina, murmurant leurs répliques, puis écoutant intérieurement leur répondre la voix des autres personnages. Nina, la plus tragique, avait entre toutes sa faveur et le souhait naïf de la jeune fille la grisait de mélancolie :

*Être artiste ! Pour mériter ce bonheur, je supporterais le manque d'affection de mes proches, la misère, les déceptions, je vivrais dans un grenier et ne mangerais que du pain noir.*

L'autobus glissait doucement, presque poliment, dans la banlieue endormie. Alexandra aimait ces courses matinales du samedi dans la fraîcheur d'un jour encore désert, comme elle avait aimé autrefois s'élancer sur la glace cirreuse d'une patinoire humide et molle après l'arrosage, se hâtant de la parcourir avant que les lames des autres patineurs ne l'aient griffée et déchirée en tous sens.

« Je suis vêtue trop chaudement », se dit-elle avec humeur en descendant devant une haie de seringas en fleurs. Ce climat en dents de scie l'irritait, pas moyen de s'habiller correctement et avec toute cette marche à faire ! L'autre jour, elle en avait fait la remarque à sa propriétaire, la vieille Dorothy, qui soignait ses rosiers dans une chaleur suffocante. Dorothy s'était redressée

lentement, sécauteur en main, rougeaude et trempée de sueur, un bermuda fleuri flottant sur ses longues cuisses maigres. « *So many things get on your nerves, darling! It is not a whole lot better in Moscow, is it!* » Comme si Alexandra avait voulu la vexer.

Les rues étaient paisibles et parfumées, on n'entendait que le bruit pointu d'une tondeuse à gazon qui mordait dans l'herbe grasse, au loin, et le martèlement sec des talons d'Alexandra. S'arrêtant, elle posa sur le trottoir le grand sac de toile contenant ses échantillons pour retirer plus aisément son veston. Elle portait ce jour-là l'un de ses chemisiers, bleu et vert, avec un serre-tête assorti. Vieux truc du métier. Les clientes veulent le plus souvent ce que porte la vendeuse.

Le martèlement des talons reprit. Alexandra regarda l'heure à sa montre: neuf heures quarante. Un peu tôt pour sonner. Droit devant, à un tournant de la rue, elle distinguait dans l'allée menant à la porte d'entrée d'une maison des tréteaux surmontés de planches de bois. Une femme se tenait debout à quelques pas derrière, se préparant sans doute à accomplir ces menus travaux que l'on se réserve pour les samedis de beau temps. Tant mieux, pensa Alexandra. Cette personne blonde là-bas, appuyée, bras croisés, contre la rampe d'escalier sera peut-être ma première cliente.

S'approchant de la maison, Alexandra constata avec surprise que l'inconnue était une adolescente de douze ou treize ans, tout au plus. Sur l'étal de fortune au bout duquel pendait un petit écriteau portant à  *vendre*, un teddy-bear le nez au vent était couché auprès d'autres animaux de peluche défraîchie qui en des temps meilleurs avaient connu la tiédeur un peu moite d'un lit d'enfant. Il y avait aussi des patins plissés par l'usure, des cordes à sauter, de la vaisselle de plastique rose et blanche, des poupées de toutes tailles, un frisbee, un jeu de dames et une foule d'autres objets qu'Alexandra ne reconnaissait pas. Une enfance bazarde.

Elle lança à l'adolescente un sourire que celle-ci ne lui rendit pas et s'empessa de s'éloigner, un peu honteuse, comme s'il y avait eu quelque chose d'importun, voire d'indécent, à jeter un regard sur ces dépouilles pourtant livrées à tous. L'image d'une poupée borgne, la paupière rabattue sur l'œil droit, ne la quittait plus. À la première intersection, elle prit à droite, hâtant le pas pour effacer cette stupide

paupière qui ne voulait plus s'ouvrir et l'obsédait, mais ce fut peine perdue, il lui fallait cette poupée. Elle rebroussa chemin.

On eût dit que l'adolescente s'attendait à cette volte-face, car elle ne manifesta aucun étonnement. La voyant s'avancer près de l'étal, l'œil froid, les bras toujours croisés, le dos rond, Alexandra frissonna. Il y avait dans cette scène quelque chose d'inhumain, lui semblait-il, une insensibilité qui la glaçait.

— Ce sont tes jouets ? demanda-t-elle en se forçant à sourire.

— C'est des jouets, oui, répondit l'inconnue assez sèchement. Vous avez des enfants ? reprit-elle d'un ton soupçonneux.

— Non. Mais ça ne fait rien.

La petite fronça les sourcils.

— J'aime bien les jouets, tu sais, ajouta vivement Alexandra, de plus en plus intimidée. Elle l'effrayait avec sa froideur, sa taille élancée, sa culotte moulante et son tee-shirt bariolé. Ce n'était pourtant qu'une enfant dont elle eût pu être la mère. Cette pensée la fit rougir. Trente-sept ans... Certes elle avait pris un peu d'embonpoint, sa taille s'était alourdie, mais les cheveux blonds très pâles, les yeux gris, les cils épais, le port fier, presque hautain, tout cela qui plaisait autrefois n'avait pas changé. Elle s'imagina soudain lourde et ridicule, telle que la voyait sans doute l'adolescente. Non, elle n'avait pas d'enfants, elle n'avait même pas de mari...

Le petite retourna s'appuyer contre la rampe de l'escalier, croisa les bras et feignit de l'ignorer. Alexandra examinait les jouets un à un, soulevait un ourson, le retournait, le remettait en place, de vieilles habitudes de marchandage l'incitant à donner le change et à cacher son intention d'acheter la poupée.

— Je veux celle-ci, je crois, dit-elle à la fin.

Elle tenait à la main la poupée borgne. La petite se retourna. Alexandra fouillait fébrilement dans son sac, en sortait une poupée de chiffon dont elle lissait la robe et la chevelure. D'un geste de la main qui les englobait toutes deux, elle fit comprendre à la petite qu'elles feraient un échange. « Non », fit lentement l'enfant de la tête, fixant de ses yeux incrédules l'étrangère qui souriait.

— C'est joli sur un lit, tu sais, insista Alexandra en faisant adroitement bouffer la robe de tulle de sa poupée.

La petite ne bronchait pas.

— Combien? demanda Alexandra en laissant tomber le bras qui tenait la poupée de chiffon.

La petite la regarda pendant quelques secondes.

— Celle-là, elle est pas à vendre, dit-elle enfin en reprenant la poupée.

— Comment? cria Alexandra en colère. Tu vends jouets à tout le monde! J'ai droit acheter aussi! Je te donne argent et elle est à moi!

Comme chaque fois qu'elle s'emportait ou voulait parler trop vite, Alexandra supprimait articles, pronoms, prépositions, ou adjectifs, selon le cas. La petite continuait de la dévisager, bouche bée. Quelque chose avait bougé à la fenêtre derrière. Une main avait écarté le rideau, on avait été alerté par les éclats de voix. La honte aux joues, Alexandra tira de son sac son portefeuille. Il contenait quarante-trois dollars. Elle jeta les billets sur la table et d'un geste du menton, sans mot dire, interrogea la petite: alors? Lentement, craignant peut-être de provoquer un autre accès, l'adolescente posa la main sur les billets et les attira vers elle.

Des larmes dans les yeux, Alexandra s'enfuit en étreignant l'absurde poupée, si pathétique et inutile soudain qu'elle l'abandonna bientôt dans une poubelle. Qu'avait-elle donc cru rattraper ainsi? Ce qui est fait est fait, on ne reprend pas le passé.

Oh! Que lui importait que tout change là-bas pour eux, puisque sa vie à elle était perdue? **XYZ**



102 p., 12,95 \$

Vient de paraître

Daniel Gagnon

*Circumnavigatrice*



L'Ère nouvelle